

Zondag Conte

Pierre Chatillon

Number 54-55, Fall 1992

Le dimanche

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15048ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chatillon, P. (1992). Zondag : conte. *Moebius*, (54-55), 58–65.

ZONDAG

(Conte)

Pierre Chatillon

On peut être architecte et mal construire son existence. On peut élaborer un plan, bâtir avec minutie, mais comment éviter les distorsions de la structure et même l'effondrement quand on ignore tout de la nature du sol sur lequel s'élève la maison de sa vie? À trente-cinq ans, Léo Châteauneuf, architecte, était plongé dans cette réflexion. Il habitait en face de Trois-Rivières, sur la rive sud, non loin du village de Sainte-Angèle, et tout au bord du fleuve. Il vivait dans une jolie demeure érigée selon ses goûts, mais il y vivait seul depuis sa séparation d'avec sa femme.

Sur la fin d'octobre, un dimanche matin, il aperçut, par la large fenêtre de son salon donnant sur le Saint-Laurent, un grand oiseau blanc qui glissait avec élégance et dignité sur l'eau. Il l'observa avec ses jumelles, n'en croyant pas ses yeux. Il ne s'agissait pas d'une oie attardée, mais d'un cygne siffleur, beaucoup plus gros, le cou bien droit, le bec noir horizontal.

Comment cet oiseau magnifique, qui niche dans l'Extrême-Nord, se retrouvait-il en train de nager sur les eaux du fleuve? Il avait dû se perdre, suivre des vols d'outardes et se poser ici, seul de son espèce. Léo n'en revenait pas.

Personne, à sa connaissance, n'avait jamais vu de cygne dans sa région.

L'imprévu de ce spectacle le ravit d'autant plus que Léo détestait les dimanches et que déjà, en se levant, il se demandait de quelle façon il allait occuper sa journée. Chaque dimanche, il ressentait une oppression indéfinissable. Le temps cessait d'avancer puis, petit à petit, se mettait à reculer; on souhaite parfois que le temps se déroule à rebours dans le vain espoir de retrouver son enfance, mais pour Léo ce phénomène engendrait une sorte de vertige, comme un ascenseur qui, devant monter, se mettrait à descendre. Léo avait l'impression que l'air se resserrait autour de lui, prenait la consistance dure d'une étrange paroi qu'il lui devenait difficile de franchir pour aller vers la vie. Il étouffait alors, et se comparait à ces prisonniers du Moyen Âge qu'on enfermait dans des oubliettes où ils passaient parfois toute leur existence.

Au début de l'après-midi, le cygne ayant disparu, Léo décida de partir à sa recherche, à bord de son canot rouge. Il ne restait presque rien de la splendeur de l'été des Indiens. Des feuilles brunies par les pluies jonchaient le sol. Il faisait gris, un peu brumeux, mais pas très froid. Vêtu d'une chemise de laine à carreaux rouges et d'un jean, chaussé de bottes vertes, Léo pouvait entreprendre une bonne randonnée sur l'eau. Il remonta le cours du fleuve puis le quitta pour s'engager, sans savoir pourquoi, sur l'étroite et calme rivière Godefroy, pénétrant ainsi à l'intérieur des terres. Au bout d'un moment, il lui sembla qu'il glissait à la surface même du silence. Se rapprochant l'une de l'autre, les deux rives, ondulées d'un duvet de roseaux, l'enveloppaient peu à peu d'un plumage de douceur. Et Léo pagayait sous le ciel morne de l'automne. Il parvint dans une zone où la rivière serpentait sous un enchevêtrement de branches et de lianes de vignes sauvages. Il lui fallut même baisser la tête pour passer sous les arceaux végétaux.

Soudain, il eut devant lui les constructions de brique d'une ville aux allures médiévales, aux toits de tuiles rousses qui lui procurèrent l'illusion de se retrouver dans un tableau de Breughel. Il continua d'avironner et pénétra dans cette cité qui se révéla toute striée de canaux sur lesquels

nageaient ici et là des cygnes. C'était un lieu intemporel, figé dans sa magnificence de jadis, une cité narcissique, immobile, comme hypnotisée par le reflet de sa propre beauté mirée dans l'eau. Une eau de soie, pailletée de pierreries, frissonnante de moires, déroulée comme ces laizes de tissus précieux avec lesquels on vêtit les princesses d'autrefois, venues rêver sur les petits ponts et sur les berges festonnées de glycines aux grappes de fleurs mauves. Les belles dames du temps passé dont les âmes, nageant encore en sirènes diaphanes, concourent par leurs chants muets à cet envoûtement qui monte des canaux et berce le cœur des promeneurs. Accostant au pied d'un escalier de pierre, il attacha son canot à un anneau de fer, monta sur le quai. Un passant lui apprit qu'il se trouvait dans la vieille et superbe ville de Bruges, en Belgique. «Quel jour sommes-nous?» demanda Léo, la gorge serrée. «Zondag», lui répondit-on, zondag qui signifie dimanche, en néerlandais.

Au lieu de se sentir un peu perdu, inquiet, en cet endroit où il venait d'être transporté si subitement, Léo s'étonna d'éprouver une sorte d'apaisement, comme s'il était familier avec ce lieu inusité.

Il déambula par les rues, son œil d'architecte fasciné par la beauté des façades aux briques patinées, aux stucs blancs, bleus, saumon. Tympan des portes et des fenêtres ornés de rinceaux, de têtes sculptées, tympan à remplage reprenant dans leurs fioritures de pierre les motifs arachnéens des pièces de dentelle exposées partout dans les vitrines et sur les trottoirs. Et ces pignons à volutes, couronnés de fleurons; et ces pignons à redents, découpés sur l'azur, semblables à des marches d'escalier conduisant au ciel.

Pour la première fois de sa vie, il venait à Bruges, mais, curieusement, il croyait s'y reconnaître.

Il marcha jusqu'à la place du Burg où l'hôtel de ville dresse sa façade de pierre blanche avec toute l'exubérance du gothique flamboyant. Façade ornée d'écussons, de statues debout dans des niches chapeautées de cônes, percée de hautes fenêtres ogivales, à l'avant-toit crénelé, aux clochetons piquant leurs flèches dans l'azur, au faitage fleuri de crosses de pierre.

Il s'assit un moment dans le parc situé derrière le palais Gruuthuse, où, d'un petit pont en dos d'âne, on peut voir se mirer dans un canal les arbres, les maisons et leurs fenêtres aux jardinières remplies de fleurs.

«J'ai l'impression, murmura Léo, d'avoir vécu ici jadis, au Moyen Âge... à l'époque de ces artistes qu'on appelle aujourd'hui les primitifs flamands.»

Il se rendit visiter le béguinage et le Minnewater, le lac d'Amour, vaste bassin sillonné de canards et de cygnes. Miroir enchâssé dans un cadre de saules duveteux. Des cygnes glissaient partout sur les canaux de Bruges, comme ces souvenirs de notre enfance qui glissent parfois à la surface de notre âme.

Il entra dans le musée Memling, situé dans un hôpital du XIII^e siècle, sur Mariastraat. S'arrêta devant un tableau datant de 1480 représentant le buste d'une femme jeune et très belle appelée Sibylla Sambetha. Le portrait le plus énigmatique peint par Memling, portrait d'une voyante, peut-être, ou d'une magicienne. Et voici qu'il eut la certitude de connaître cette femme depuis toujours. Il la reconnut tout de suite à son front dégagé, à sa bouche fermée, à son hennin qui cachait sa chevelure et d'où tombait jusqu'à ses épaules un voile de gaze transparent, à sa chaînette d'or, à sa robe noire, à son large col blanc en forme de «V», un col froid et pur comme neige, à ses doigts bagués, peints en trompe-l'œil, ses doigts débordant du cadre et donnant l'impression qu'elle allait sortir du tableau. Et voici qu'il entendit sa voix en lui :

«Je te tiens, Léo Châteauneuf, je te tiens par mon seul regard. Fixe. Mes deux yeux étranges, remous immobiles. Fixes. Je te parle malgré ma bouche obstinément close. Je te parle par mes yeux. Je suis ta fiancée depuis plus de cinq cents ans. Il y a plus de cinq cents ans tu m'as quittée, abandonnée au fond des eaux, dans un château que je hante. Mais je t'ai attendu, Léo, et tu es revenu vers moi.

«Je suis muette pour ne pas pleurer. Je nage parmi les cygnes, dans une ville aux canaux noirs dont les eaux boivent le reflet des tours et des beffrois. Je nage en sirène dans le château de l'eau, et mes yeux poussent des plaintes qui t'attirent irrésistiblement. Tu es venu vers moi, Léo, tu

es venu vers moi. Je porte encore au cou la chaînette en or que tu m'avais donnée et son pendentif serti de pierres et de perles. Tu ne me fuiras plus, mon ami. Jamais plus. Lorsque je sors de l'eau pour me promener sur le bord des canaux et sur les petits ponts de pierre, je marche avec la dignité d'une dame de la haute noblesse et je t'attends, Léo. Ceux qui me voient passer sous les arbres enserrés de glycines chargées de fleurs mauves parlent de mon air d'une exquise douceur, sans savoir que je suis un fantôme, une sirène.

«Je t'ai fait venir de bien loin. J'ai nagé par le monde dans les canaux du songe pour te retrouver, j'ai nagé dans les canaux intimes de tes rêves, t'envoûtant avec mes chants. Et je t'ai retrouvé, toi, Léo. Te voici tout en mon pouvoir, c'est moi qui tourne, crée des remous dans tes eaux profondes et t'habite de vertiges.»

En proie à une vive émotion, Léo sortit du musée Memling et arpenta rapidement les rues de la ville. Soudain, il fut devant un petit château, encerclé de douves, aux murailles crénelées, hérissées de quatre tours d'angle, entièrement recouvertes de lierre. Au sommet de la porte fortifiée, il aperçut Sibylla Sambetha. Elle se tenait dans l'ouverture du mâchicoulis, les mains appuyées sur le rebord, dans la même posture que la femme du tableau. Elle se tenait là, coiffée d'un hennin, les doigts bagués, le cou orné d'une chaîne en or, la bouche fermée, et elle le fixait des yeux.

Envoûté, il ne put s'empêcher d'avancer vers elle, franchit le pont-levis, qui se referma derrière lui, et se retrouva dans la grande salle un peu sombre et aux murs froids du château : murs décorés de vastes tapisseries représentant toutes de paisibles sous-bois où coulaient des rivières; plancher de marbre où ne figuraient pour tous meubles que deux chaises droites et un chevalet.

Vêtue d'une longue robe noire, la femme, toute délicate, extrêmement séduisante, s'avança vers lui et, bien que ne prononçant aucune parole, elle lui demanda de peindre son portrait. Léo, étonné, voulut s'excuser : «Noble dame, croyez que je suis sensible à l'honneur que vous me faites, mais je ne suis pas peintre et...» mais avant d'avoir fini sa phrase, il se retrouva, tel un artiste du XV^e siècle, vêtu de

chausses et d'un pourpoint court de velours bleu. Il tenait à la main une palette et des pinceaux, et la dame le fit asseoir en face d'elle, près du chevalet. Mal à l'aise, Léo commença à dessiner sur la toile mais s'étonna d'esquisser sans peine les traits raffinés de la châtelaine.

Elle restait là, immobile devant lui, comme figée dans sa muette beauté. On n'entendait aucun bruit dans la salle. Les yeux de Léo se posèrent sur un calendrier enluminé portant la date 1480, sur lequel apparaissait un seul mot : ZONDAG. Ainsi, reculant très loin dans le temps, il se retrouvait au cœur d'un interminable dimanche, avec pour tâche de peindre le portrait de cette dame. Et il lui apparut qu'il ne parviendrait à s'arracher à ce sortilège qu'après avoir terminé ce tableau.

Plus il contemplait la sibylle, plus il sentait qu'un amour infini les liait l'un à l'autre. Et il serait bien resté là, toujours, à s'abîmer dans la contemplation de son visage, mais la vie s'était comme arrêtée autour d'eux et peu à peu l'air prenait la consistance d'un mur les isolant du monde.

Léo éprouva bientôt de grandes difficultés à rendre la carnation de la dame et la lumière diffuse filtrée par son voile de gaze. Puis, la fatigue s'emparant de son cerveau, il s'endormit. À son réveil, la dame n'était plus devant lui. Il marcha jusqu'à la fenêtre la plus proche et il la vit, changée en cygne, qui nageait paisiblement sur l'eau des douves. Lorsqu'elle l'aperçut, elle retrouva son corps de femme et revint prendre la pose près du chevalet.

Léo, saisi par l'humidité de la pièce, se dirigea vers un grand âtre percé à la base d'un mur. Mais, malgré tous ses efforts, il ne parvint qu'à y allumer un feu chétif dégageant peu de chaleur.

Il aurait voulu écouter de la musique à la radio, regarder un film à la télévision, mais, en plein XV^e siècle, c'étaient là des souhaits bien inutiles.

Il reprit donc sa palette, ses pinceaux et continua de peindre. C'était vraiment un long dimanche après-midi, un interminable zondag. Il lui sembla qu'ils se faisaient face ainsi depuis des mois, des siècles peut-être. «Qui sait, murmura-t-il intérieurement, je suis peut-être ici dans le château de Zondag.»

Enfin, mettant la dernière touche à ce portrait en tout point identique à celui peint par Memling, il dit à voix feutrée, impressionné par le silence : « J'ai terminé. »

La sibylle se leva, prit le tableau dans ses mains. Sans desserrer les lèvres, elle lui fit part de sa satisfaction, se dit ravie de se voir si ressemblante. Puis elle se mit à marcher lentement jusqu'au fond de la salle, à l'extrémité opposée à la cheminée, où elle suspendit au mur le tableau, afin, dit-elle, qu'il ne soit jamais détérioré par le feu.

Alors, levant les yeux vers le tableau, Léo reçut un choc terrible. Ce n'était pas la sibylle qui apparaissait sur la toile, mais un cygne portant sur son long cou la tête même de Léo. En croyant faire le portrait de la châtelaine, il s'était peint lui-même sous les traits de cet oiseau blanc!

La dame, se préparant pour la nuit, se retira dans ses appartements, et Léo ne pensa plus qu'à fuir. Il tenta de sauter par les fenêtres mais sans réussir, car il se heurtait à une pellicule invisible, dure comme du verre. S'engageant dans un escalier de pierre en colimaçon, il monta jusqu'au sommet de l'une des tours d'angle et là, se glissant par une meurtrière, il parvint à sauter dans le vide. Il crut sa dernière heure arrivée, mais il tomba dans l'eau des douves et, bien qu'à moitié assommé, il nagea jusqu'à la rive.

Se retournant, il regarda le château et s'étonna de voir que cette forteresse s'était métamorphosée en un grand homme de pierre, incapable de marcher, enfoncé jusqu'à la taille dans le sol, encerclé d'un anneau d'eau, la poitrine et les bras constituant un bloc carré couvert de lierre, les épaules hérissées de créneaux, la tête droite comme une tour, et dont les traits du visage étaient identiques aux siens. Il attribua cette hallucination au vertige éprouvé par les rues de Bruges, retrouva son canot attaché à un quai et pagaya à vive allure pour s'éloigner de cette ville.

Au crépuscule, il reconnut les arceaux de branches et de vignes sauvages de la petite rivière Godefroy. Il continua d'avironner, parvint au fleuve et fila, exténué, jusqu'à sa maison. Son embarcation glissait d'autant plus rapidement que l'eau luisait, sans vagues, immobile comme la surface d'un miroir. Il accosta sur la rive qui, lorsqu'il y mit le pied, se révéla faite de bois plutôt que de sable. C'est que le

fleuve, il s'en aperçut bientôt, était réellement la surface d'un miroir, et la rive était la base du cadre de ce miroir. Et ce miroir était celui de la commode, disposée face au lit, dans la chambre même de Léo.

Il sortit du miroir, s'allongea sur son lit et ne tarda pas à s'éveiller, tout heureux de constater qu'il venait de faire un rêve. Il avait dû s'étendre pour une sieste, en ce dimanche après-midi d'ennui, et avait sans doute vécu en songe cette étrange poursuite d'un cygne. Il contempla, au pied de son lit, la commode ancienne appartenant à sa femme, un beau meuble de bois verni, surmonté d'une grande glace enchâssée dans un cadre pivotant fixé dans un support ayant la forme d'une lyre, un cadre orné, à son sommet, de rinceaux et d'une feuille d'acanthé. À droite de la commode, protégé par une vitre, un petit cygne en dentelle se tenait immobile dans un cadre suspendu au mur, un petit cygne rapporté par sa femme, à l'époque où elle avait fait un séjour à Bruges pour y étudier l'art des dentellières.

Dans sa profession d'architecte et dans sa vie, Léo se faisait un point d'honneur de résoudre tous les problèmes grâce aux lumières de la raison. Aussi se persuada-t-il que les fantaisies de son rêve, analysées avec lucidité, n'allaient pas tarder à perdre leur caractère énigmatique. Avant de se lever pour reprendre solidement pied dans le réel, il s'étira mais resta figé d'étonnement en constatant qu'il était vêtu de chausses et d'un pourpoint court en velours bleu. Et pour comble, au lieu de bras, s'ouvraient à ses épaules deux grandes ailes de plumes blanches.